

Javier Marías

Berta Isla



folio

COLLECTION FOLIO

Javier Marías

Berta Isla

*Traduit de l'espagnol
par Marie-Odile Fortier-Masek*

Gallimard

Titre original :

BERTA ISLA

© Javier Marías, 2017.

Édition originale publiée par Alfaguara, Espagne, 2017.

Ouvrage publié en accord avec Casanovas

& Lynch Literary Agency S.L.

© Éditions Gallimard, 2019, pour la traduction française.

Couverture : Photo Penguin Random House Grupo Editorial,
graphisme Enric Satué d'après photo © Quentin de Briey.

Né à Madrid en 1951, Javier Marías est l'une des figures majeures de la littérature européenne actuelle. Élu à l'Académie royale espagnole en 2006, il est l'auteur de seize romans, dont *Un cœur si blanc* (1993), *Demain dans la bataille pense à moi* (1996), et la trilogie *Ton visage demain* (2004, 2007, 2010), tous distingués par les plus grands prix internationaux.

*À Carme López Mercader,
Œil aux aguets,
Oreille à l'écoute,
Voix avertie.*

*À Eric Southworth,
À son insu, inépuisable pourvoyeur de citations,
Après une vie ou presque d'amitié.*

Pendant quelque temps elle ne sut pas au juste si son mari était son mari, pas plus que l'on ne sait, dans un demi-sommeil, si l'on pense ou si l'on rêve, si l'on a encore toute sa tête ou si on l'a perdue, épuisé. Parfois elle se disait que oui, parfois elle se disait que non, et parfois elle décidait de n'en rien croire et de continuer à vivre sa vie avec lui, ou avec cet homme plus âgé qui lui ressemblait tant. De son côté, elle avait elle aussi vieilli en son absence, elle s'était mariée très jeune.

C'étaient là les meilleurs moments, les plus paisibles, les plus gratifiants, les plus doux, mais ils ne duraient jamais bien longtemps, on ne se débarrasse pas si aisément de ce genre de question, de ce genre de doute. Elle parvenait à laisser ça de côté quelques semaines et à plonger dans l'imprévu du quotidien dont jouissent sans aucun problème la plupart des habitants de cette terre, qui se limitent à voir commencer les jours et à suivre leur courbe avant qu'ils ne s'achèvent. Ils imaginent alors un seuil, une pause, une coupure ou une frontière, celle que marque l'endormissement, mais en réalité il n'en est rien : le temps poursuit son cours et il œuvre, non seulement sur notre corps, mais sur notre conscience, peu lui importe que nous dormions à poings fermés ou que nous soyons éveillés et dispos,

que nous ne fermions pas l'œil de la nuit ou que le sommeil appesantisse nos paupières comme si nous étions de jeunes recrues affectées à ces tours de garde nocturne, que nous appelons en espagnol « *imaginarias* », Dieu sait pourquoi, sans doute parce que, s'il a réussi à rester éveillé, sans se faire ni capturer ni descendre par l'ennemi, en temps de guerre et alors que le monde sommeillait, celui qui montait la garde a l'impression que ces tours de guet sont le fruit de son imagination. Un malheureux petit roupillon irrépressible, et vous vous retrouvez mort ou endormi à jamais. Tout a sa part de risque.

Quand elle croyait que son mari était son mari, elle n'était pas vraiment détendue et elle ne sautait pas du lit avec une folle envie d'attaquer la journée, elle se sentait prisonnière de ce qui avait fini par advenir après une longue attente et n'était donc plus à attendre, quiconque s'accoutume à vivre dans l'attente n'en accepte jamais complètement la fin, comme si on le privait de la moitié de l'air qu'il respire. Et pour peu qu'elle crût qu'il n'était pas son mari, elle passait une nuit agitée, à culpabiliser, souhaitant ne pas se réveiller pour ne pas faire face aux soupçons à l'égard de l'être aimé ou aux reproches dont elle-même s'accablait. Se voir comme une misérable au cœur de pierre la mettait mal à l'aise. En revanche, en ces temps où elle était déterminée ou parvenait à ne rien croire, elle sentait le leurre de la suspicion dissimulée, de l'incertitude en différé, qui tôt ou tard reviendrait. Elle avait découvert que vivre dans la certitude absolue est fastidieux et vous condamne à ne mener qu'une seule existence ou à ce qu'existence réelle et existence imaginaire ne soient qu'une, et nul n'échappe entièrement à cette dernière. Elle avait également découvert que vivre dans un état de soupçon permanent est tout aussi peu supportable, car il est épuisant de passer son temps

à s'observer, soi et les autres, et surtout l'autre, l'être le plus proche de vous, et de le comparer avec les souvenirs que vous avez de lui, car les souvenirs ne sont jamais fiables. Personne n'a une image bien nette de ce qui n'est plus là, devant soi, même si cela vient de se passer ou s'il flotte encore dans la chambre l'odeur ou l'insatisfaction de celui à qui l'on vient de dire adieu. Il suffit que quelqu'un sorte par la porte et disparaisse pour que son image commence à s'estomper, il suffit que l'on cesse de voir quelque chose pour que l'on ne le voie plus nettement, ou plus du tout. Il en va de même pour ce qui est d'entendre, quant au toucher, n'en parlons pas. Comment voulez-vous alors vous souvenir avec précision et dans l'ordre de ce qu'il s'est passé il y a longtemps ? Comment pouvait-elle se souvenir fidèlement de ce mari d'il y a quinze ou vingt ans, qui venait se coucher dans le lit où elle dormait depuis un moment et qui, de son membre, lui pénétrait le corps ? Tout cela aussi s'évanouit et devient flou, comme les *imaginarias*, ces sentinelles de nuit. Sans doute est-ce là ce qui s'évanouit le plus vite.

Son mari, Tom ou Tomás Nevinson de son nom, à la fois espagnol et anglais, n'avait pas toujours été en proie à une insatisfaction permanente. Il n'avait pas toujours émané de lui cette sorte de langueur contagieuse, ce mal-être foncier qu'il traînait dans toute la maison et qui, par conséquent, affleurait aussi à la surface. Que ce soit au salon, dans la chambre ou à la cuisine, cette lassitude flottait autour de lui, telle une aura, elle planait au-dessus de sa tête, tel un orage, elle le suivait partout et ne s'éloignait que rarement. D'où son laconisme et son peu d'empressement à répondre aux questions, non seulement à celles qui pouvaient être compromettantes, cela va de soi, mais aussi aux plus anodines. Pour les premières, il alléguait qu'il n'était pas autorisé à faire des révélations et il en profitait pour rappeler à sa femme, Berta Isla, que jamais il n'obtiendrait cette autorisation, fût-ce des dizaines d'années plus tard, eût-il déjà un pied dans la tombe. Jamais il ne pourrait lui dire où on l'envoyait, pas plus qu'il ne pourrait lui préciser la nature de ses engagements, de ses missions, ni lui décrire la vie qu'il menait sans elle. Berta devait l'accepter, et elle l'acceptait : une facette, voire une dimension, de son mari demeurerait toujours dans l'ombre, hors de son champ visuel ou auditif, réduite

au silence, l'œil mi-clos, myope ou plutôt aveugle ; une vie qu'elle ne pouvait que deviner ou imaginer.

— Et d'ailleurs, mieux vaut que tu n'en saches rien – lui dit-il un jour, l'hermétisme de rigueur ne l'empêchait pas de discourir à l'occasion, dans l'absolu et sans faire la moindre allusion à des lieux ou à des individus –. Souvent ce n'est guère plaisant, ça comprend des histoires pas bien gaies, vouées à mal finir, tant pour les uns que pour les autres. Il peut arriver que ce soit drôle, mais, en général, c'est plutôt moche ou, pire encore, déprimant. J'en ressors souvent avec mauvaise conscience. Par bonheur, ça passe vite. Et par bonheur aussi, j'oublie ce que j'ai fait, c'est ça l'avantage de feindre, vous ne vivez pas ça personnellement, vous le vivez juste en acteur. Les acteurs redeviennent eux-mêmes à la fin du tournage ou, au théâtre, sitôt le rideau baissé : film ou pièce finissent toujours par s'estomper. À la longue, ils ne laissent qu'un vague souvenir, tel un de ces rêves invraisemblables ou, pour le moins, discutables, voire surprenants de votre part ; on en vient ainsi à se dire : « Non, impossible, je n'ai pas pu me comporter comme ça, ma mémoire déraile, c'était un autre moi, c'est une erreur. » Ou comme si vous étiez un somnambule qui n'est conscient ni de ce qu'il fait ni d'où il va.

Berta Isla savait qu'elle vivait en partie avec un inconnu. Et quiconque a l'interdiction de fournir des explications concernant des mois entiers de son existence finit par s'arroger le droit de n'en fournir dans aucun domaine. Mais Tom était partiellement, aussi, quelqu'un qu'elle connaissait depuis toujours, auquel on ne prête pas plus attention qu'à l'air que l'on respire. Et qui interrogerait jamais l'air ?

Ils étaient amis d'enfance ou presque ; à l'époque, Tomás Nevinson était un garçon joyeux et insouciant, sans brumes ni ombres. L'Institut britannique de la

Calle Martínez Campos, à côté du musée Sorolla, où il était inscrit depuis la maternelle, relâchait ou laissait partir ses élèves à treize ou quatorze ans, à la fin de ce qu'il est convenu d'appeler la troisième. Il leur fallait alors s'inscrire dans un autre établissement pour les trois dernières années qui leur restaient avant l'université; bon nombre optaient pour Estudio, le collège de Berta, ne fût-ce que parce qu'il était, lui aussi, mixte et laïc, contrairement à ce qui était d'usage en Espagne sous le franquisme, et parce que cela leur évitait de changer de quartier, Estudio se trouvant dans la Calle de Miguel Ángel, une rue voisine.

À moins d'être laids à faire fuir ou ennuyeux comme la pluie, les « nouveaux » faisaient des ravages parmi le sexe opposé, précisément parce qu'ils étaient nouveaux, ainsi Berta tomba-t-elle très vite amoureuse du jeune Nevinson, un amour primitif et obsessionnel. Il entre une grande part de décision élémentaire et arbitraire, tout autant qu'une part d'esthétique ou de prétention (on regarde autour de soi et on se dit : « Je me verrais bien avec celui-là »), dans ces amours nécessairement timides au début, suivies de regards furtifs, de sourires et de conversations insouciantes qui dissimulent la passion prompte à prendre racine et prête à durer pour l'éternité. Il s'agit de toute évidence d'une passion théorique sans aucune mise à l'épreuve, apprise au fil des romans et des films, une projection fantasmée dans laquelle domine une image statique : la fille s'imagine mariée à l'élu de son cœur et vice versa ; un tableau figé, sans devenir, sans histoire, ils ne voient pas au-delà. Ni l'un ni l'autre ne sauraient aller plus loin, incapables qu'ils sont de s'imaginer à un âge avancé – c'est bien là le cadet de leurs soucis car ils se figurent ne jamais l'atteindre –, incapables de se représenter autre chose que cet achèvement au-delà duquel tout devient flou et s'enraye ; ou,

chez les plus clairvoyants ou les plus obstinés, se concrétise. À l'époque où la mode voulait qu'en quittant l'état de célibat les femmes fassent précéder d'un « de » le nom de famille de leur époux, Berta n'était pas insensible dans son choix à l'effet tant visuel que sonore du nom qu'elle porterait dans un lointain avenir : ce n'était pas la même chose de devenir Berta Isla de Nevinson, un nom qui évoquait aventures ou contrées exotiques (un jour elle aurait une carte de visite qui préciserait cela, et en plus ça se verrait), plutôt que Berta Isla de Suárez, s'il faut mentionner le nom du camarade qui avait eu l'heur de lui plaire jusqu'à ce que Tom fasse son apparition au collège.

Elle ne fut pas la seule fille de la classe à s'enticher de lui avec cette véhémence déterminée, ou à nourrir des espoirs. À vrai dire, l'arrivée de Tom mit ce microcosme en effervescence, une agitation qui dura deux trimestres jusqu'à ce qu'il ait une petite amie officielle. Tomás Nevinson était assez beau gosse, un peu plus grand que la moyenne, il portait ses cheveux tirant sur le blond plaqués en arrière, un style démodé (rappelant soit un pilote des années quarante ou un cheminot quand il les avait plus courts, soit un musicien quand il les avait plus longs, ne s'éloignant jamais vraiment de la tendance du moment ; sa façon de se coiffer rappelait celle de Dan Duryea, un habitué des seconds rôles, et, pour peu qu'il laissât libre cours à sa crinière, elle rappelait aussi celle de Gérard Philipe, célèbre premier rôle, pour ceux qui ont l'œil ou une bonne mémoire) ; tout en lui suggérait la solidité d'un être imperméable aux caprices de la mode, exempt de ce sentiment d'insécurité protéiforme si fréquent chez les jeunes d'une quinzaine d'années. Il donnait l'impression de ne pas être tributaire de son époque, de la survoler, comme s'il n'accordait pas d'importance aux hasards de

l'existence tels que le jour, voire le siècle, de votre naissance. En fait, on ne pouvait dire que son visage fût particulièrement attirant, ni que lui-même fût un Adonis, ses traits étaient plutôt fades et cette fadeur irait en s'accroissant au cours des vingt prochaines années. Pour l'instant, ses lèvres charnues et bien dessinées l'en préservaient (elles vous invitaient à en suivre du doigt les contours plutôt qu'à y poser un baiser) tout comme le regard gris, mat ou brillant, préoccupé, selon la lumière ou le tourment naissant qui s'y concentrait ; l'œil pénétrant, inquiet, en amande, rarement au repos, contrastait avec la sérénité du visage. Dans ce regard, on percevait quelque chose d'anormal ou, qui sait, des prémices d'anomalies alors seulement latentes ou cachées, comme si, pour le moment, elles n'avaient pas envie de se réveiller, devaient mûrir ou incuber pour atteindre leur pleine puissance. Plutôt large et comme en suspens, son nez manquait de classe. Robuste, presque carré, légèrement saillant, son menton lui donnait un air décidé. C'était tout l'ensemble qui faisait son charme, mais ce qui prévalait sur son physique, c'était son caractère ironique et insouciant, enclin aux plaisanteries anodines, aussi indifférent à ce qui se passait à l'extérieur qu'à ce qui lui passait par la tête, ce qui n'était pas facile à deviner ni pour lui ni pour ses proches : Nevinson avait l'introspection en sainte horreur, il parlait peu de lui et de ses convictions, comme si ces deux pratiques lui semblaient des gamineries et une perte de temps. Il était tout le contraire de l'adolescent impatient de se découvrir, de s'analyser, de s'observer et de tenter de se déchiffrer, curieux de savoir à quelle sorte d'individu il appartient, sans se rendre compte que ce genre d'investigation est inutile car il est encore tout juste un homme en devenir et, en outre, cette connaissance de soi n'arrive pas – si tant est qu'elle arrive

jamais et ne soit pas sans cesse sujette à des modifications et à des négations – avant la prise de décisions importantes et sous l'impulsion du moment, et quand elle advient, il est déjà trop tard pour redresser la barre et devenir quelqu'un d'autre. Toujours est-il que Tomás Nevinson ne voyait guère l'intérêt de se faire connaître et moins encore celui de se connaître, sauf s'il avait déjà achevé le premier processus et perçu le second comme une habitude narcissique. Sans doute fallait-il y voir quelque influence du côté anglais de son ascendance mais, à la fin, personne ne savait au juste qui il était. Sous des airs sympathiques et transparents, même affables, il y avait une barrière opaque, certaine réserve. Et la plus grande opacité tenait au fait que les autres n'en étaient pas conscients ou se rendaient à peine compte de cette couche impénétrable.

Il était parfaitement bilingue, il parlait anglais comme son père et espagnol comme sa mère, et d'avoir vécu la plupart du temps à Madrid, avant même ou presque qu'il ait pu balbutier ses premiers mots, n'altérait en rien sa fluidité ni son aisance dans la première de ces langues : il avait été élevé depuis toujours dans cette langue, c'était celle que l'on parlait chez lui et, si loin que remontaient ses souvenirs, il avait passé ses étés en Angleterre. Ajoutons qu'il pouvait sans effort apprendre une troisième ou une quatrième langue et qu'il était extraordinairement doué pour imiter parlés, cadences, diction ou accents, il lui suffisait d'entendre quelqu'un un moment pour l'imiter d'emblée et tout naturellement à la perfection. Cela lui valait l'amitié et les rires de ses camarades qui finissaient par lui réclamer ses meilleures interprétations. Il s'y entendait aussi pour contrefaire la voix d'autrui et parvenait à reproduire celle de ceux qu'il imitait – dans ces années de lycée il s'agissait surtout de personnalités que l'on voyait à la télévision, l'incontournable Franco et tel ou tel ministre dont on parlait un peu plus que les autres. Il gardait ses parodies dans la langue paternelle pour ses séjours à Londres et dans la région d'Oxford, les réservant à ses amis et parents anglais (Mr Nevinson était originaire d'Oxford) ; à

Estudio, dans le quartier de Chamberí, personne ne les aurait comprises ni encouragées à l'exception de deux ou trois anciens camarades de l'Institut britannique, tout aussi bilingues que lui. Quand il s'exprimait dans l'une ou l'autre langue, rien ne pouvait donner à croire, tant en anglais qu'en espagnol, qu'il était d'origine étrangère, on le prenait pour un natif, aussi n'eut-il jamais aucun problème à être accepté à Madrid comme un *madrileño* en dépit de son nom de famille, il connaissait toutes les finesses de la langue, en possédait le jargon et, pour peu que l'envie lui en prenne, il pouvait être aussi mal embouché que le pire voyou de la capitale, à l'exclusion des faubourgs. En fait, il était bien plus espagnol qu'anglais. Il n'écartait pas la possibilité de faire des études universitaires dans le pays de son père qui, d'ailleurs, l'y poussait, mais il se voyait vivant à Madrid, comme toujours et, dans un proche avenir, auprès de Berta. S'il était admis à Oxford, peut-être y partirait-il, mais, à la fin de ses études, il reviendrait s'installer à Madrid, cela ne faisait pour lui pas l'ombre d'un doute.

Son père, Jack Nevinson, vivait en Espagne depuis de longues années ; au début, cela avait été l'effet du hasard, et ensuite, bien entendu, celui du grand amour et du mariage. Tom ne se rappelait pas si son père avait vécu ailleurs, il savait juste que c'était comme ça, un point c'est tout. Mais, en général, les enfants n'ont aucune idée de ce qu'ont pu vivre leurs parents avant leur naissance ou, plus exactement, cela ne les intéresse qu'une fois adultes et il est parfois bien tard pour poser des questions. Mr Nevinson conciliait des responsabilités à l'ambassade du Royaume-Uni avec diverses tâches au British Council, organisme où il était entré grâce à l'appui de celui qui en avait été le représentant à Madrid pendant près de quinze ans, l'Irlandais Walter Starkie, lui-même fondateur, en 1940, et longtemps directeur, de l'Institut britannique.

Hispaniste passionné, grand voyageur, Starkie était l'auteur de nombreux ouvrages sur les Gitans dont l'un portait le titre plutôt ridicule de *Don Gypsy*. Jack Nevinson en avait bavé pour maîtriser la langue de son épouse et s'il avait fini par en posséder la syntaxe et la grammaire ainsi qu'un vocabulaire étendu bien que désuet et livresque, jamais il ne parvint à se débarrasser de son fort accent, aussi ses enfants le voyaient-ils en partie comme un intrus sous le toit familial et s'adressaient-ils toujours à lui en anglais de peur de rougir ou d'être pris d'une irrépressible envie de rire. Ils se sentaient gênés quand, en compagnie de visiteurs espagnols, il n'avait d'autre solution que de recourir à cette langue. À l'entendre parler, on aurait presque cru à une plaisanterie, cela rappelait Laurel et Hardy, le Gros et le Maigre, se doublant eux-mêmes, avec leur prononciation bien personnelle, pour présenter au public espagnol leurs films qui, même alors, ne dataient pas d'hier (en fait, Stan Laurel était anglais et non pas américain, d'où leurs accents très différents quand ils se risquaient à sortir de leur langue). Sans doute ce manque d'assurance en ce qui concerne l'expression orale dans son pays d'adoption contribuait-il à ce que Tom vît parfois son père avec un paternalisme incongru, comme si son fabuleux talent pour apprendre d'autres langues et imiter des parlars nouveaux l'incitait à croire qu'il serait bien plus apte à se débrouiller en ce monde – et aussi à le comprendre ou à en tirer profit – que jamais ne le ferait Jack Nevinson, homme peu autoritaire et indécis en famille, mais différent à l'extérieur.

Cet air de supériorité précoce, Tom ne se le permettait pas avec sa mère, Mercedes, une femme affectueuse, mais qui avait l'œil à tout et qu'il avait dû, en outre, respecter et subir en tant qu'enseignante à l'Institut britannique, où il suivait deux ou trois cours avec elle. « Miss Mercedes », comme l'appelaient les élèves, avait une solide connaissance

de la langue de son mari, elle la maniait avec plus d'aisance qu'il ne maniait l'espagnol, même si elle avait, elle aussi, un accent. Seuls les quatre rejetons, Tom, son frère et ses deux sœurs, n'en avaient aucun.

Berta Isla était, en revanche, une Madrilène pur sang (de quatrième ou cinquième génération, ce qui, à l'époque, était plutôt rare), c'était une beauté brune à la fois sereine, plaisante et imparfaite. Si l'on étudiait ses traits dans le détail, ils n'avaient par eux-mêmes rien de particulièrement éblouissant, mais visage et silhouette combinés produisaient un effet troublant, ils exerçaient le charme irrésistible de ces femmes joyeuses et souriantes, prêtes à éclater de rire à tout moment ; elle donnait l'impression d'être toujours contente, de se satisfaire de peu ou de s'efforcer d'en donner l'impression, coûte que coûte, et bien des hommes y voyaient un atout : comme s'ils voulaient s'approprier ce rire – ou le supprimer, pour peu qu'ils soient malveillants – ou s'assurer qu'il leur était dédié ou qu'ils l'avaient provoqué, sans se rendre compte que ce sourire, découvrant des dents éclatantes, illuminait en permanence ce visage et fascinait ceux qui l'entrevoyaient sans nul besoin d'être sollicité ; il faisait partie de son visage au même titre que le nez, le front ou les oreilles. Ce côté souriant de Berta dénotait une bonne nature, de la bienveillance, toutefois il pouvait être légèrement trompeur : sa joie était innée, facile et prompte, mais elle évitait de la galvauder ou de la feindre sans raison valable. Et des raisons, elle n'avait aucun mal à en trouver, bien sûr, toutefois, si elle était à court, il lui arrivait de prendre un air très sérieux ou triste, et même de se fâcher. Cela ne durait toutefois pas longtemps, on aurait dit qu'elle se lassait de ces états d'âme lugubres ou maussades, comme si elle n'y voyait ni satisfaction ni évolution digne d'intérêt, et

qu'il lui semblait que les perpétuer était monotone et ne lui apporterait rien, tel un goutte-à-goutte insistant qui faisait monter le niveau du liquide sans l'améliorer; quoi qu'il en soit, s'ils survenaient, elle ne les esquivait pas sottement. Sous des airs conciliants, bon enfant, c'était une jeune femme aux idées bien arrêtées, pour ne pas dire têtue. Si elle voulait quelque chose, elle n'y allait pas par quatre chemins; oh, elle n'abordait pas de front, elle n'inspirait pas la crainte, pas plus qu'elle ne s'imposait ni ne mettait la pression, elle préférait avoir recours à la persuasion, à l'habileté et à la sollicitude, se rendant indispensable et cela avec une farouche détermination, comme si elle ne voyait pas pourquoi elle aurait à dissimuler ses désirs, car ils n'avaient rien ni de vil ni de pernicieux. Elle avait l'art d'entretenir des illusions parmi ses connaissances et petits amis, si tant est que l'on pût appeler petits amis ceux qu'elle avait élus adolescente: elle parvenait à leur faire croire que ce qu'il pourrait leur arriver de pire serait de la perdre, ou de perdre son estime ou sa joyeuse compagnie; tout comme elle les persuadait que la véritable félicité en ce monde était de partager ses classes, ses jeux, ses projets, ses distractions, ses conversations et, pourquoi pas, toute la vie. Non qu'en cela elle se montrât perfide, telle une sorte de Iago qui dirige, manipule et trompe à force de vous susurrer des mensonges à l'oreille. Elle-même devait y croire avec autant de naturel que de superbe, elle ne se départait pas de cette conviction, comme peinte sur son front, qui affleurerait dans son sourire ou enflammait ses pommettes, et elle la communiquait à son insu. Il n'y avait pas qu'auprès des garçons qu'elle avait du succès; elle en avait tout autant auprès de ses amies, se prévaloir de son amitié était un titre de gloire, graviter dans son orbite était un honneur; détail curieux, cela n'éveillait pour ainsi

dire ni envie, ni jalousie, à croire que sa sincère pro-
pension à aimer tout le monde ou presque la proté-
geait des rancœurs et des impitoyables malveillances
de cet âge de la vie aussi inconstant qu'arbitraire. De
même Berta, comme Tomás, sembla savoir de très
bonne heure quelle sorte de personne elle était, quel
genre de fille et de femme elle deviendrait, comme si
elle n'avait jamais douté que, dans sa propre vie du
moins, un premier rôle l'attendait plutôt qu'un rôle
secondaire. Il se trouve, en revanche, des êtres qui
craignent de devenir des personnages secondaires,
fût-ce dans leur propre histoire, comme s'ils étaient
nés en sachant que, si unique l'histoire de chaque
individu soit-elle, la leur ne mérite pas d'être racon-
tée par qui que ce soit, ou juste mentionnée en pas-
sant quand on relate la vie plus mouvementée et
plus intéressante de quelqu'un d'autre, fût-ce pour
agrémenter une conversation d'après-dîner qui se
prolonge, ou une nuit blanche au coin du feu.

Ce fut au cours du troisième trimestre de la classe de première que Berta et Tom se mirent en couple aussi ouvertement qu'il est possible à cet âge, une décision que les autres prétendantes de Tom respectèrent non sans un soupir de soumission et d'abnégation : si Berta était vraiment intéressée, rien d'étonnant à ce que Tomás Nevinson la préférât, après tout, depuis un ou deux trimestres, tous les garçons, autrement dit la moitié du collège Estudio, se retournaient pour ne rien en perdre quand ils la croisaient dans les immenses escaliers de marbre ou dans la cour, pendant les récréations. Elle attirait les regards des garçons de sa classe, des plus grands comme des plus jeunes, et il y eut plusieurs gamins de dix ou onze ans dont le premier amour lointain, ébloui – l'amour, même s'il ne portait pas encore ce nom –, fut Berta Isla, aussi ne l'oublièrent-ils pas, ni dans leur jeunesse, ni parvenus à la pleine maturité, ni dans leurs vieux jours, même s'ils n'avaient jamais échangé trois mots avec elle ni existé à ses yeux. Et jusqu'à des galopins d'autres institutions qui rôdaient autour de l'école afin de l'apercevoir à la sortie des cours et de la suivre, mais les élèves d'Estudio, farouchement exclusifs à son égard, se dressaient contre ces intrus et veillaient à ce qu'elle ne se laisse pas prendre dans des rets « étrangers ».

Ni Tom ni Berta, nés respectivement en août et en septembre, n'avaient encore quinze ans quand ils convinrent de « sortir ensemble » ou de « se fiancer », comme on disait alors, et de se déclarer l'un à l'autre. En réalité, elle s'était déclarée beaucoup plus tôt, elle avait seulement pris soin de dissimuler son amour primitif et obsessif – ou de le réfréner – juste ce qu'il faut pour ne pas paraître étouffante ou effrontée, juste ce qu'il faut pour se montrer bien élevée – compte tenu de l'éducation du milieu des années soixante – et lui donner l'impression, le jour où il se déciderait à faire le grand saut, qu'il n'avait pas été seulement choisi et guidé, mais que lui-même avait pris l'initiative.

Les couples si précoces sont voués à développer une relation pseudo-fraternelle, ne serait-ce qu'au départ – en cette période inaugurale si déterminante pour leur avenir –, ils savent en effet qu'ils doivent attendre pour couronner et leurs amours et leurs ardeurs. Dans ce milieu et à cette époque, et en dépit des impératifs d'une sexualité débutante et souvent explosive, on estimait imprudent, malvenu, de forcer les choses quand on était sérieux, et Tom et Berta surent dès le début qu'ils étaient sérieux, qu'il ne s'agissait pas d'une simple amourette qui s'achèverait avec le trimestre, et ne résisterait pas aux deux prochaines années, le temps de terminer leurs études secondaires, de quitter le lycée et d'être lâchés dans la nature. Il y avait chez Tomás Nevinson une certaine timidité et une totale inexpérience en ce domaine ; qui plus est, il lui arriva ce qui arrive à nombre de garçons : à tant respecter celle qu'ils ont choisie comme amour de leur vie présente, future et éternelle, à tant vouloir éviter de profiter d'elle – Dieu sait pourtant qu'ils ne se gênent pas avec d'autres – de crainte de la profaner, et jusqu'à la rendre quasi intouchable, ils finissent souvent par se montrer

surprotecteurs, surattentifs, à voir en elle une sorte d'idéal, bien qu'elle soit faite d'une chair qui interpelle, d'une robuste ossature, et dotée d'un sexe en éveil. Quant à Berta, elle connut le sort de nombre de ces demoiselles : conscientes qu'on peut les tripoter sans restriction et avec curiosité pour les profaner, elles ne veulent pas passer pour impatientes et moins encore pour insatiables. Tant et si bien qu'il n'est pas rare qu'à force de se préserver, de se regarder avec passion et de s'embrasser avec prudence, à l'exception de certaines zones du corps ; qu'à force aussi de se peloter avec respect et de s'arrêter net sitôt que l'on sent que le respect fléchit, la première fois que leurs amours bouillonnent, ils le fassent chacun de leur côté et par procuration, autrement dit avec des tiers occasionnels.

Tous deux perdirent leur virginité au cours de leur première année d'université, ni lui ni elle n'en fit part à l'autre. Ils passèrent cette année-là relativement éloignés l'un de l'autre, et même, comparativement, très éloignés : Tom fut admis à Oxford, en grande partie grâce aux bons offices de son père et de Walter Starkie, mais aussi grâce à ses solides compétences linguistiques. Berta entreprit des études de philosophie et de lettres à la Complutense, l'université de Madrid. Les vacances sont longues à Oxford, un peu plus d'un mois entre la Saint-Michel et la Saint-Hilaire, tout autant entre la Saint-Hilaire et la Trinité, et trois mois entiers entre la Trinité et la Saint-Michel suivante qui marque le début de l'année universitaire, comme on appelle là-bas les trois *terms* ou pseudo-trimestres ; Tom retournait donc à Madrid après avoir passé huit ou neuf semaines à bûcher dur à Oxford et cela lui donnait le temps de renouer avec sa vie madrilène ou de se tenir au courant de ce qu'il s'y passait, de ne pas rompre le contact avec Berta, de ne pas la remplacer, de ne jamais rien oublier. Ajoutons que ces huit ou neuf

semaines donnaient à chacun le temps de mettre l'autre en attente, c'est-à-dire entre parenthèses, tout en sachant que ce qui resterait entre parenthèses serait la période de séparation, une fois qu'ils se retrouveraient et que tout reviendrait à la normale. En effet, ces éloignements réitérés font qu'aucune des étapes alternatives ne s'inscrit pleinement dans la réalité, que les unes et les autres relèvent du fantasme : celle qui est en phase estompe et nie l'autre, l'efface presque ; bref, tout ce qui se passe lors de ces éloignements appartient au monde de l'imaginaire, n'est jamais arrivé et n'a guère d'importance. Tom et Berta ignoraient que c'était sous ce signe que serait placée une grande partie de leur vie de couple : ensemble mais la plupart du temps séparés et sans une vie normale avec laquelle renouer, ou ensemble mais en se tournant le dos.

En 1969, deux modes faisaient des ravages en Europe surtout parmi les jeunes : la politique et le sexe. Les émeutes parisiennes de Mai 68 et le Printemps de Prague écrasé par les tanks soviétiques mirent en effervescence – si bref cela fût-il – la moitié d'un continent. En Espagne perdurait, de surcroît, une dictature instaurée depuis déjà plus de trente ans. Les grèves des ouvriers et des étudiants amenèrent le régime franquiste à décréter l'état d'urgence sur tout le territoire national, ce qui était à peine un euphémisme pour rogner encore davantage sur nos droits si restreints, augmenter les prérogatives et l'impunité de la police et lui donner carte blanche pour faire ce qu'elle voudrait avec qui elle voudrait. Le 20 janvier, l'étudiant en droit Enrique Ruano, arrêté trois jours plus tôt par la redoutable Brigade politico-sociale pour avoir distribué des tracts, mourut lors de sa garde à vue. Si l'on en croit la version officielle, sujette à des variations et à maintes contradictions, le jeune homme, âgé de vingt et un ans, que l'on avait emmené dans un bâtiment de ce qui est aujourd'hui la Calle Príncipe de Vergara, afin d'effectuer une fouille au corps, avait trompé la vigilance de trois policiers chargés de le surveiller, et il était tombé, ou s'était jeté d'une

fenêtre du septième étage. Le ministre Manuel Fraga et le quotidien *ABC* s'efforcèrent de présenter les faits comme un suicide, sous prétexte que Ruano était faible d'esprit et n'avait pas toute sa tête, ils publièrent en première page – et séparément – une lettre adressée à son psychiatre non sans l'avoir tronquée et remaniée de façon à donner l'impression qu'il s'agissait d'extraits du soi-disant journal intime d'un être tourmenté. Rares furent toutefois ceux qui crurent à cette version, l'épisode fut perçu comme un assassinat politique, compte tenu que l'étudiant appartenait au Front de libération populaire ou « Felipe », une organisation clandestine antifranquiste insignifiante, comme c'était le cas de la plupart, par la force des choses. L'incrédulité générale était justifiée, ne serait-ce qu'en raison de la singulière propension au mensonge de tous les gouvernements de la dictature : vingt-sept ans plus tard, on prouva, en exhumant le cadavre dans le cadre d'un pénible procès à l'encontre des trois policiers – on était désormais en démocratie –, qu'on lui avait scié la clavicule, os par lequel, presque sans l'ombre d'un doute, avait dû pénétrer une balle. À l'époque, le rapport d'autopsie avait été falsifié, on n'avait pas autorisé la famille à voir le corps, on lui avait même interdit de publier un faire-part de décès dans les journaux. Fraga en personne, alors ministre de l'Information, avait appelé le père et, pour le contraindre au silence, il s'était servi d'une phrase du genre : « Rappelez-vous que vous avez aussi une fille dont vous feriez bien de vous occuper », il faisait référence à Margot, la sœur de Ruano, qui elle aussi était active en politique. Après tant d'années, il fut impossible de prouver quoi que ce soit et on ne retint pas la qualification d'assassinat pour les trois « gardiens de l'ordre social » – Colino, Galván et Simón –, sans doute le jeune Ruano avait-il été

torturé lors de sa garde à vue, y compris le dernier jour, quand ils décidèrent de l'emmener à l'appartement de la Calle Príncipe de Vergara, où ils l'abattirent et le balancèrent dans le vide. C'est ce qu'à l'époque, en 1969, croyaient déjà ses camarades.

L'indignation fut si vive au sein du monde étudiant que dans les appels à manifester qui suivirent on vit se joindre aux militants habituels des étudiants qui jusqu'ici s'étaient déclarés plutôt apolitiques ou avaient préféré ne pas prendre de risques et ne pas courir au-devant des ennuis. Tel fut le cas de Berta Isla, que des copines de fac convainquirent de participer à une manifestation organisée un jour en fin d'après-midi sur la Plaza de Manuel Becerra, à deux pas des arènes de Las Ventas. Ce genre de rassemblements duraient peu, ils étaient illégaux : la Police nationale, ceux que l'on appelait « les gris » en raison de la couleur de leur uniforme, en général informés à l'avance, dispersaient chaque attroupelement *manu militari* et, pour peu qu'un autre se forme, se densifie et parcoure quelques mètres en scandant un slogan ou que des pavés volent en direction des vitrines des magasins ou des banques, les forces de l'ordre chargeaient aussitôt à pied ou à cheval avec leurs matraques noires, aussi longues que flexibles (celles de la police montée étaient plus flexibles et plus longues, on aurait dit de gros fouets), et il se trouvait toujours dans leurs rangs quelque crâneur ou quelque agité du bocal qui sortait son revolver pour faire monter la peur ou se rassurer.

Dès le début de l'échauffourée, Berta se retrouva en train de courir devant la police, avec des dizaines de camarades et d'inconnus. Ils s'égaillèrent dans toutes les directions, dans l'espoir que les poursuivants ne les prendraient pas pour cible, que leurs matraques s'abattaient sur d'autres. Encore novice dans ces mutineries, Berta faisait les frais de son

inexpérience : valait-il mieux descendre dans le métro, se réfugier dans un bar en se mêlant aux habitués ou rester dans la rue, là au moins elle aurait la possibilité de se remettre à courir et d'éviter ainsi de finir coincée quelque part. Oui, elle savait que se faire arrêter dans une émeute à caractère politique vous valait, dans le meilleur des cas, une nuit – et quelques baffes – dans les bureaux de la Direction générale de la Sûreté ou, au pire, des poursuites judiciaires et une peine de plusieurs mois, pouvant aller jusqu'à un ou deux ans, en fonction de l'hostilité du tribunal spécial, et par-dessus le marché d'être aussitôt fiché à l'université. Elle savait aussi que le fait d'être une fille et, qui plus est, très jeune (c'était sa première année de fac) ne l'exempterait pas de la peine encourue.

Elle ne tarda pas à perdre de vue ses amies, la panique la gagna dans la nuit noire, mal éclairée par des réverbères falots, elle courut comme une folle, paniquée ; oubliant d'un coup les frimas de janvier, elle perçut l'enfer d'un danger inconnu, d'instinct elle voulut sortir de cette cohue et elle s'éloigna à toute vitesse par une rue adjacente pas très large et relativement délaissée par les manifestants, la débandade avait opté pour d'autres itinéraires ou s'efforçait de ne pas trop se disperser dans l'intention de se regrouper et de tenter en vain à nouveau le coup, la crainte et la colère allaient croissant, les esprits s'échauffaient, les pouls s'accéléraient et les plans s'effondraient. Elle filait à toutes jambes, terrifiée, sans voir personne ni à droite ni à gauche, du coin de l'œil, elle fonçait, décidée à ne jamais s'arrêter ou du moins pas avant de se sentir saine et sauve, d'être sortie de la ville ou d'être arrivée chez elle, c'est alors que l'idée lui vint de se retourner sans ralentir – peut-être entendit-elle un bruit étrange, un ébrouement ou un trot très vif, un bruit de grandes

vacances, de village, de campagne, un bruit d'enfance – et elle vit dans son dos, presque au-dessus d'elle, l'énorme silhouette d'un *gris* à cheval, brandissant sa matraque, prêt à lui en asséner un coup sur la nuque, sur les fesses ou dans les côtes, qui n'aurait pas manqué de la renverser et l'aurait sûrement laissée inconsciente ou étourdie, incapable de réagir et encore moins de fuir, sûre de recevoir un deuxième ou un troisième coup de matraque pour peu que le policier s'acharne, ou qu'on la traîne, menottée, et qu'on l'enfourne dans un panier à salade s'il ne s'acharnait pas, imaginant déjà sa vie présente compromise et son avenir fichu en l'air pour quelques minutes d'égarement et de malchance. Elle vit la tête du cheval noir et crut voir aussi celle de l'homme en gris, dont le casque couvrait en partie le front, et dont la mentonnière, placée assez haut et renforcée, dissimulait le bas du visage. Berta ne trébucha pas, elle ne resta pas clouée sur place par la peur, mais elle accéléra, en vain, emportée par l'ultime énergie du désespoir, réflexe habituel même si l'on est condamné : que peuvent les jambes d'une pauvre fille contre celles d'un vélocé quadrupède, et même ainsi, ces jambes se démenèrent comme celles d'un stupide animal encore persuadé qu'il pourra s'échapper. Surgit alors d'une allée un bras, une main qui la tira avec maestria, lui faisant perdre l'équilibre si bien qu'elle s'étala de tout son long, mais qui l'arracha à l'assaut du cheval et de son cavalier, lui évitant ainsi un coup de matraque. Cheval et cavalier continuèrent sur leur lancée pendant quelques mètres, il n'est pas facile d'arrêter une monture qui s'emballe, il fallait espérer qu'ils finiraient par renoncer et chercheraient d'autres éléments subversifs auxquels donner une bonne leçon, il y en avait des centaines dans le coin. La main la releva prestement et Berta vit un beau jeune homme

qui n'avait l'air ni d'un étudiant ni d'un manifestant, les contestataires ne portaient ni cravate ni chapeau contrairement à ce jeune affublé d'un long pardessus bleu marine au col relevé, censé être élégant. Avec son chapeau au bord trop étroit, qui semblait hérité d'un aïeul, le type avait l'air d'une autre époque.

— Fichons le camp d'ici, et fissa, ma petite ! – lui dit-il. Et il la saisit, à nouveau par la main, il voulait la sortir de là, la guider, la sauver.

Ils étaient encore dans cette ruelle quand réapparut le policier à cheval ; il s'était hâté de partir rechercher sa proie. Après avoir fait faire demi-tour à sa monture, il était revenu au galop, comme s'il enrageait à l'idée de ne pas récupérer une pièce qu'il avait déjà marquée comme sienne et inscrite ou presque à son tableau de chasse. Il devrait à présent choisir entre Berta et le jeune qui avait osé la lui subtiliser ou, s'il cravachait vite et dextrement, il pourrait les pourchasser tous les deux, surtout si des collègues policiers accouraient à son aide, hélas, on n'en voyait pas dans les parages, car la plupart d'entre eux s'en donnaient à cœur joie sur la place, ils avaient l'habitude de cogner au hasard, sans ménagement ; non, il n'allait pas les regarder lui faucher sa prise et ensuite s'occuper d'elle. Le garçon au chapeau agrippa la main de Berta, sans toutefois donner l'impression de s'affoler. Le policier brandissait encore sa matraque, mais son geste n'avait rien de menaçant, le grand bâton se balançait en travers du poignet de la main qui tenait les rênes. Lui aussi était très jeune, il avait les yeux bleus, des sourcils sombres et fournis, c'était la première chose que l'on voyait sous le casque bien enfoncé, des traits plaisants, qui rappelaient la campagne, le Sud et sans doute l'Andalousie. Berta et le gandin obsolète restèrent immobiles à le regarder, ils n'osèrent pas se mettre à courir dans la ruelle, ne sachant pas s'il y

avait une issue possible. En fait, ils surent aussitôt qu'ils n'avaient pas à fuir ce cavalier.

— Je n'allais pas te tabasser, ma petite, tu me prends pour qui ? — lança l'homme en gris à Berta ; tous deux l'avaient appelée « ma petite », terme peu usité à Madrid à l'époque, surtout entre jeunes gens —. Je voulais juste t'éloigner de cette cohue. Tu es encore trop gamine pour te mêler de ces problèmes. Allez, file, barre-toi. Quant à toi — ajouta-t-il en s'adressant au gandin obsolète —, que je ne te retrouve plus jamais sur ma route, sinon tu pourrais t'en repentir : recevoir un coup de gourdin et te retrouver quelques jours carrément à l'ombre. Cette fois, je te fiche la paix. Allez, dégage ! J'ai déjà perdu bien assez de temps avec vous deux !

Le jeune au nœud de cravate impeccable et au pardessus tombant à mi-mollet ne se laissa pas impressionner par cette menace. Il resta planté là, son regard acéré, de glace, fiché dans celui du cavalier comme s'il en décryptait les intentions, persuadé que, s'il s'en prenait à lui, il le désarçonnerait vite fait. Contrairement à ses dires, le policier ne s'en fut pas tout de suite, comme s'il attendait que ceux auxquels il venait de faire grâce déguerpissent les premiers, comme s'il voulait garder le plus longtemps possible la vision de la fille, ne pas la perdre de vue jusqu'à ce qu'elle disparaisse de son champ visuel et que ses yeux ne puissent plus la distinguer malgré leurs efforts. Ni l'un ni l'autre ne lui répondit quoi que ce soit, Berta Isla regretta par la suite de ne pas l'avoir remercié. Mais à l'époque, il ne serait pas venu à l'esprit de qui que ce soit de remercier un de ces *gris*, l'un de ces policiers de Franco, l'eût-il mérité : ils étaient l'ennemi public numéro un, ou presque, et on les méprisait, ils étaient ceux qui poursuivaient, matraquaient et arrêtaient. Ils brisaient des vies qui commençaient à peine.

Berta avait filé ses bas, son genou saignait ; terrorisée, elle continuait à se voir avec le cheval à ses trousses, la matraque prête à s'abattre sur sa nuque ou son dos, elle n'était plus qu'un paquet de nerfs, malgré l'issue favorable de l'incident qui l'avait laissée étrangement faible. Toutes ces émotions l'avaient momentanément épuisée, elle avait perdu le sens de l'orientation, elle était amorphe, elle n'aurait pas su de quel côté se diriger. Tout en lui donnant la main comme à une enfant, le jeune à la mise ringarde la fit sortir de la zone la plus agitée et l'emmena d'un bon pas jusqu'à Las Ventas.

— J'habite à côté d'ici – lui dit-il –. Monte, on va te nettoyer ça et tu vas commencer par te calmer, allez, viens ! Tu ne vas pas rentrer chez toi dans cet état, ma belle. Il vaut mieux que tu te reposes et que tu te donnes un coup de peigne. – Maintenant, il ne l'appelait plus « ma petite ». – Comment t'appelles-tu ? Tu es étudiante ?

— Oui. En première année. Je m'appelle Berta. Berta Isla. Et toi ?

— Esteban. Esteban Yanes. Et je suis banderillero.

Berta fut surprise, jamais elle n'avait rencontré qui que ce soit appartenant au monde de la tauromachie, fût-ce comme figurant, jamais elle ne les avait

imaginés hors de l'arène et habillés comme tout le monde.

— Banderillero de taureaux ?

— Non, de rhinocéros ! Voyons, de quel autre animal veux-tu que ce soit ? Cite-m'en donc un autre à qui on plante des banderilles.

Cela la tira quelques secondes de son état d'agitation et de son épuisement ; si elle n'avait pas été encore sous le choc, elle aurait souri. Cela lui donna le temps de se dire : « Il est habitué à affronter un animal bien plus dangereux qu'un pauvre canasson. C'est pour ça qu'il n'a pas eu peur ni perdu son sang-froid : il aurait su l'esquiver, et peut-être même le détourner de moi. » Et de le regarder du coin de l'œil avec une curiosité croissante.

— Je ne sais pas si tu t'en rends compte, mais ce chapeau ne te va pas – lui déclara-t-elle, quitte à passer pour mal élevée, mais que voulez-vous, ça lui avait trotté dans la cervelle sitôt qu'elle l'avait vu surgir de la petite rue. Une de ces remarques superflues, persistantes, qui stagnent dans votre tête, dans l'attente du moment propice, parmi des préoccupations beaucoup plus urgentes.

Le jeune lui lâcha la main, il retira aussitôt son chapeau et planté là, au beau milieu de la rue, l'air dépité, le contempla tout en le faisant tourner.

— Ah oui ? Ne me cherche pas ! Qu'est-ce qu'il a, mon chapeau ? Il me va pas ? Tu crois vraiment ? C'est pas un truc à trois sous, tu sais.

Il avait une véritable crinière, portait la raie assez haut, à gauche, si bien qu'une frange semblait retomber du côté droit. Vu l'abondance de sa chevelure, il paraissait difficile de la fourrer sous son chapeau sans qu'aucun cheveu ne dépasse. Tête nue, il était plus attirant : ses cheveux ainsi libérés, ses traits reprenaient leur place ou s'affirmaient. Les yeux bruns très écartés, presque de couleur prune,

donnaient une impression de netteté et de candeur : un visage sans duplicité aucune, rien de secret, ni de fuyant, ni de tourmenté ; un de ces visages qui, disait-on jadis, se lisent à livre ouvert (même si certains livres sont impénétrables et illisibles) et peuvent être pris au pied de la lettre. Le nez était droit et long, la dentition puissante, un peu saillante, de celles qui semblent pourvues d'une vie bien à elles quand elles s'exhibent avec générosité, un sourire africain illuminait le reste de ses traits et, pour peu que l'on entrevoie aussi les dents, tout incitait à faire confiance à leur propriétaire. Une de ces dentitions dont certains se disent en la voyant : « Ah ! Si je pouvais la lui emprunter, j'en aurais du succès ! Surtout quand je vais draguer. »

— Non, il ne te va absolument pas. Le bord est bien trop étroit. Il ne te va pas. Il te rétrécit la tête. On dirait une tête d'épingle, et pourtant elle n'est pas comme ça.

— Dans ce cas, n'en parlons plus. Au diable, ce galurin ! Tête d'épingle ! Non, pas question ! — lança le banderillero Esteban Yanes, qui expédia le chapeau dans une poubelle voisine, sans autre forme de procès. Après quoi, sourire aux lèvres, il feignit de saluer d'une main comme s'il venait de réussir à planter une paire de banderilles.

Berta sursauta, elle se sentit coupable, elle ne s'attendait pas à ce que ses commentaires signent l'arrêt de mort du couvre-chef (ou l'assignent à la tignasse d'un clochard qui, à coup sûr, le récupérerait). Après tout, ce chapeau n'était peut-être pas un héritage, peut-être même avait-il coûté une fortune à ce garçon. Il était de quelques années son aîné, mais à cet âge, et qui plus est à cette époque, on ne roulait pas sur l'or.

— Écoute, tu n'as pas besoin de tenir compte de ce que je dis. S'il te plaisait, qu'est-ce que ça peut

faire ce que j'en pense ? Tu ne me connais même pas. Il ne faut pas être aussi excessif.

— Pour ma part, rien qu'à te voir, je te fais confiance si l'occasion se présente, et même avec excessivité. — Cela avait tout l'air d'un compliment, pour peu qu'on le prît à la lettre (elle douta toutefois qu'« excessivité » figurât dans le dictionnaire, mais ceux qui ne se soucient pas de ce genre de choses forgent souvent des mots avec d'autant plus de plaisir et de succès). Ni le ton ni l'attitude ne rappelaient pourtant la galanterie. À moins qu'elle ne fût un concept si vieux jeu que Berta ne parvînt pas à la discerner : aucun de ses camarades, y compris ceux qui lui faisaient des avances et même Tom, ne lui aurait lancé une phrase de ce genre (déjà commençait le règne de l'incivilité, ces temps où la bonne éducation serait vécue comme une tare et la mauvaise comme un point d'honneur). — Allons, viens, qu'on s'occupe de ce genou, il pourrait bien s'infecter.

En entrant chez lui, Berta conclut qu'il n'était pas fauché. Meublé de neuf, sans excès (pas de dépenses inutiles, c'est vrai), cet appartement était sensiblement plus grand que ceux que louaient les quelques étudiants qui pouvaient se le permettre et il était fort rare qu'ils ne soient pas en colocation, au moins à deux, quand ce n'était pas à quatre ou cinq. C'était un chez-soi dans les règles, même s'il avait tout d'un appartement de célibataire, d'homme vivant seul, pas encore complètement installé. Tout semblait bien en ordre, voire étudié, malgré un air de provisoire. Aux murs étaient accrochées des photos se rapportant à la tauromachie, trois ou quatre affiches annonçant des corridas ; sur l'une, elle réussit à repérer les noms célèbres, même pour la profane qu'elle était, de Santiago Martín « El Viti » et Gregorio Sánchez. Par bonheur, aucune tête de taureau n'était suspendue ni encadrée comme

un haut-relief outrancier, peut-être qu'elles ne revenaient qu'aux matadors et non à leurs subalternes. Berta ignorait tout de la corrida.

— Tu habites seul ici ? – lui demanda-t-elle –. Tout seul là-dedans ?

— Oui, je loue depuis quelques mois. En cette période de l'année, je n'en profiterai pas beaucoup, je m'arrêterai à peine à Madrid, et il me coûte la peau des fesses. Disons que ces temps derniers je me suis pas si mal débrouillé comme free-lance, et faut bien crécher quelque part quand c'est un peu mort. C'est pas pour l'américaine, bien sûr, qu'on va m'appeler. Et, crois-moi, on finit par en avoir marre des pensions de famille et des hôtels.

— Comme free-lance ?

— Je t'explique ça tout de suite, le temps que je m'occupe de ton égratignure. Viens, assieds-toi ici – il lui montra un fauteuil, avec un tapis au-dessous – et retire tes bas. Ils sont bons à jeter. Si tu n'en as pas de rechange, je descendrai t'en acheter une paire. Bon, il faudra que tu me dises où ça s'achète, j'en ai aucune idée. Je vais chercher la trousse à pharmacie.

Il sortit de la pièce, Berta l'entendit s'affairer au fond de l'appartement, ouvrir et refermer des placards et des tiroirs, elle se dit qu'il devait être dans la salle de bains. Elle enleva son manteau, le posa sur le canapé à côté d'elle, s'assit dans le fauteuil qu'il lui avait indiqué et retira ses bottes, des bottes à fermeture à glissière, jusqu'au genou. Elle retira ensuite ses bas de couleur sombre qui, en fait, étaient des collants, c'est-à-dire qu'ils montaient jusqu'à la ceinture, c'était déjà ce qui se portait à l'époque. Il lui fallut relever sa jupe assez haut pour les retirer, car celle-ci était droite, presque moulante et plutôt courte – elle couvrait les deux tiers des cuisses, peut-être même moins –, comme c'était aussi la mode à

l'époque. Sa décision de se rendre à la manifestation avait été si soudaine qu'elle était partie de chez elle vêtue comme si elle se rendait en cours, et sûrement pas pour cavalier dans les rues, poursuivie par un *gris* à cheval. Pendant qu'elle retirait son collant, elle regarda deux ou trois fois en direction de la porte par laquelle avait disparu son amphitryon, de peur qu'il ne rentre alors qu'elle était à moitié dévêtue (sans prendre le temps de les compter, comme si de rien n'était, elle avait enlevé vite fait quatre de ses vêtements si l'on incluait l'écharpe, autrement dit la moitié : restaient la jupe, un pull léger en V, sa petite culotte et son soutien-gorge). Elle avait regardé, histoire de regarder, en réalité elle se rendait compte que peu lui importait qu'il la vît quelques secondes la jupe relevée ; après une grosse frayeur et sous le coup d'une grande lassitude, les gens ont tendance à baisser la garde, ils se laissent gagner par une sorte d'indifférence, pour ne pas dire de complaisance : à peine tirés d'une mauvaise passe, ils s'imaginent qu'ils peuvent commencer à relâcher leur vigilance. En outre, le jeune Yanes lui inspirait confiance, c'était quelqu'un avec qui vous vous sentiez à l'aise. Sitôt cette rapide opération terminée (ses collants en loques gisaient par terre, elle n'eut pas la force de les ramasser), elle se carra dans le fauteuil, jambes nues, pieds nus sur le tapis, elle jeta un coup d'œil sur le sang mais ne s'inquiéta pas, elle eut aussitôt envie de dormir, elle ne laissa toutefois pas le temps au sommeil d'avoir raison d'elle parce que le banderillero réapparut, lui aussi s'était débarrassé de son manteau, de sa veste et de sa cravate, et il avait retroussé ses manches de chemise. D'une main, il tenait un verre de Coca-Cola avec des glaçons, qu'il lui donna, et, de l'autre, il tenait en effet, par la poignée, une petite trousse à pharmacie blanche, sans doute que chaque torero en gardait une chez lui,

pour changer ses pansements, par simple précaution. Yanes prit un petit tabouret et s'assit face à elle.

— Voyons – lui dit-il –, commençons par un peu te nettoyer ça, tu ne sentiras rien. – Berta croisa instinctivement les jambes pour lui faciliter la tâche et lui permettre de se rapprocher du genou, tout autant que pour la lui compliquer en partie (et entraver certaine perspective). – Non, ne croise pas les jambes, comme ça, c'est pire. Cale ton mollet sur ma cuisse, ça aidera. – Il nettoya méticuleusement la blessure avec une petite éponge, de l'eau et du savon, puis il la sécha en la tapotant avec une serviette comme si en frottant il craignait de lui faire mal. Enfin, il souffla dessus, veillant à ce que son souffle soit bien frais. Assis en contrebas, Yanes ne perdait rien du spectacle, la jupe était juste assez courte et moulante (les jambes décroisées, le tissu était tendu raide) pour que le bas de son slip entre dans son champ visuel, et s'il avait besoin d'un plus grand angle, il n'avait qu'à déplacer sa cuisse vers la gauche et le mollet de Berta, qui reposait dessus, obéirait d'emblée. Et c'est ce que fit le banderillero : il déplaça imperceptiblement sa cuisse sur le côté, et l'image désirée s'amplifia, les jambes entières s'offrirent à lui, entrouvertes, de la cheville au pli de l'aine, pour ainsi dire (avec, en prime, les pieds nus), des jambes solides, bien en chair, sans être grosses pour autant, des jambes de Nord-Américaine, fermes, musclées et plutôt longues, des jambes qui incitent à savourer, à plonger, et l'on aperçoit toujours là-bas au fond une sorte de butte (ou plus exactement une exquisite colline, un monticule, des palpitations). – À présent, je vais passer un peu d'alcool, au début, c'est vrai, ça va piquer, mais ça ne durera pas. – Il imbiba un coton, et sitôt qu'il fut assez imprégné pour ne pas laisser de fibres dans la blessure, il le passa plusieurs fois de suite d'une main aussi délicate que prudente. Et il

souffla à nouveau, un peu plus au-dessus du genou, comme s'il avait mal visé ou comme s'il voulait aussi soulager là où ça ne devait pas faire mal.

Le visage de Berta refléta aussitôt cette sensation de brûlure (elle serra les dents, se mordit les lèvres), mais, en réalité, elle fut de courte durée. Berta eut l'impression de se retrouver enfant, quand un adulte lui soignait une coupure ou une égratignure. C'était agréable de s'en remettre à quelqu'un, que ce quelqu'un vous touche et fasse œuvre utile avec ses mains, peu importait quoi, ou presque : en premier lieu, la sensation n'était guère différente de celle que produit le coiffeur quand il passe le sabre ou le rasoir sur la nuque d'un homme qui finit par s'endormir ou de celle que cause le dentiste quand il se contente de gratter ou de sonder, sans vous faire mal ; et encore plus proche de celle que suscite le médecin quand il vous ausculte, palpe et tapote d'un seul doigt, le majeur, appuie et vous demande : « Et ici, ça fait mal ? Et là ? Et par ici ? » Il y a un côté agréable à se laisser faire et tripoter, même pour des raisons peu plaisantes, même si cela frôle la gêne tout autant que la crainte (le rasoir du coiffeur peut toujours déraiper par inadvertance, un dentiste toucher une gencive ou un nerf, un médecin changer d'expression et prendre un air soucieux, un homme faire mal à une femme, et plus encore si elle est inexpérimentée). Berta Isla se sentait décontractée, paresseuse et l'objet de mille soins, une langueur qui allait croissant tandis que Yanes recouvrait la blessure d'un pansement de bonne taille, estimant que tout était rentré dans l'ordre. Le sparadrap collé, au lieu de retirer aussitôt les mains, comme il aurait dû le faire, il les posa toutes deux, avec cette même douceur, sur la face externe des cuisses de la jeune fille, comme on les pose sur les épaules d'autrui en un geste protecteur, rien de plus, ou tel un geste qui

revient à dire : « Voilà, ça y est. » Mais les cuisses ne sont pas les épaules, pas même la face externe, rien à voir. Berta ne réagit en aucune façon, elle resta là à le regarder d'un œil mi-clos, quelque peu brouillé de sommeil ou intrigué, voulant s'alarmer, sans toutefois y parvenir, appelant mollement les roseurs d'ordinaire si promptes à la colorer, comme quelqu'un qui attend sans trop savoir s'il meurt d'envie que ces mains ne s'éloignent pas et se demande même, titillé par certaine curiosité, si elles ne pourraient pas changer de position ou se déplacer vers une autre zone telle que la face interne de la cuisse, qui ressemble encore moins aux épaules, là, le geste protecteur est susceptible de devenir menace ou de générer l'agacement de celui qui en est l'objet. Tout dépend du jour autant que des protagonistes. Pendant une minute – une longue minute de silence absolu, car personne ne parlait – les mains de Yanes ne bougèrent pas d'un millimètre, elles restèrent là, immobiles, sans caresser ni appuyer, juste posées là, inertes ou presque. Leurs paumes ne manqueraient pas de laisser une marque rougeâtre sur la peau si elles restaient là beaucoup plus longtemps et peut-être ne serait-il pas si facile de les en décoller. Le banderillero soutenait le regard embrumé de la jeune fille, rivé sur ses yeux écartés, gages, semblait-il, de netteté et d'ingénuité. Des yeux qui, par eux-mêmes, ne trahissaient rien, n'anticipaient pas l'étape suivante et dont n'émanait que sérénité. Et pourtant on lisait sur ce visage, et Berta y lut ce que tôt ou tard tenterait cet inconnu – car il s'agissait bien d'un inconnu –, elle le sut avec une telle certitude qu'elle eût été déçue s'il eût agi autrement. Elle s'obligea à penser à Tomás Nevinson, qu'elle aimait avec une totale conviction, délibérément, obstinément ; mais il ne lui sembla pas que cet après-midi-là ou cette soirée-là eût quoi que ce soit à voir avec

lui ni qu'elle allât remettre cela en question, elle ne parvint pas à établir le moindre lien entre son fiancé lointain à moitié anglais et la présente situation dans un appartement près de la Plaza de Las Ventas, avec un jeune qui certainement se produisait dans cette arène ou souhaitait s'y produire, et qui ne lui avait toujours pas expliqué cette histoire de « free-lance ». Elle se dit qu'elle était encore désorientée, qu'elle n'avait pas retrouvé son libre arbitre, qu'elle était encore perturbée ou étourdie par la frayeur de son aventure équine ou clandestine, ou même les deux. Que vaut-il mieux : se dire que l'on n'est plus qu'une chiffé molle, que l'on est à la merci des vagues et des marées, que l'on peut se laisser bercer et s'abandonner, ou se dire que l'on s'en est remis à un autre à qui il appartient de décider de ce qui va suivre ?

Alors, au bout de cette minute, sans changer d'expression, son regard toujours planté dans le sien, comme s'il se voulait attentif à la moindre lueur de contrariété ou au moindre signe de rejet pour faire marche arrière, Esteban Yanes, en homme décidé et audacieux qu'il était, alla trop loin. Le seul fait d'effectuer ce coup d'essai périlleux provoqua un de ces éclats de rire dont Berta avait le secret, et qui lui avaient acquis tant d'amitiés, peut-être trouvait-elle franchement drôle d'en être là, dans cette situation inimaginable une heure plus tôt, peut-être fallait-il aussi y voir l'effet d'une satisfaction imprévue, celle qu'apporte, en général, l'accomplissement d'un désir encore non formulé ni avoué, parce que ce désir se révèle alors qu'il est déjà en train d'être assouvi. Le rire de Berta suscita, à son tour, le sourire africain du banderillero, qui incitait à la confiance immédiate et semblait dissiper tout danger, et qui se mua tout aussitôt en un éclat de rire. Tous deux riaient donc au moment où Yanes, lentement mais sans

autre préavis que cette même lenteur, déplaça une main vers ce charmant monticule ou cette plaisante colline, autrement dit vers le haut de la petite culotte déjà contemplée tout à loisir et que d'un doigt il écarta doucement pour se faciliter la progression sous le tissu humide. Jamais Tom Nevinson n'était parvenu jusque-là, fût-ce lors des moments les plus osés, son index en était resté au tissu de la petite culotte sans chercher à aller plus loin, sans bouger, par respect ou par crainte, ou trop conscient de leur jeunesse, de l'irréversibilité, autant que soucieux d'ajourner. Toute chair en éveil, Berta nota une différence et elle accueillit cette nouveauté. Des quatre vêtements avec lesquels elle s'était retrouvée, la jeune femme en perdit vite trois autres, déjà expédiés sur le canapé; elle n'en garda qu'un, celui qu'il ne fallait pas retirer et qu'elle n'avait d'ailleurs aucune envie de retirer.

II

De temps en temps, Berta Isla se souvenait d'Esteban Yanes, aussi bien durant la période prévisible et normale de son mariage que durant la période, plus insolite, au cours de laquelle elle ne sut pas trop à quoi s'en tenir, ignorant si son mari, Tom Nevinson, avait ou non été admis au royaume des morts, s'il respirait ou non le même air qu'elle dans quelque endroit mystérieux et lointain ou s'il y avait déjà belle lurette qu'il ne respirait plus, selon que cette terre l'eût expulsé ou accueilli, c'est-à-dire enseveli sous sa surface à quelques mètres de là où nous posons les pieds, de là où nous cheminons avec insouciance sans jamais songer à ce qui peut s'y cacher. À moins qu'il n'ait été jeté à la mer ou dans un fleuve : quand on ne sait pas ce qu'il est advenu d'un corps, les conjectures les plus folles surgissent et resurgissent, et il n'est pas difficile de fantasmer sur son retour. Son retour bien vivant, entendons-nous, pas un cadavre ni un fantôme. Cadavres et fantômes ne consolent ni n'intéressent que les esprits souffrant d'une insécurité aiguë ou de non-conformisme.

Après cet après-midi de janvier, elle ne revit plus le banderillero « free-lance ». Il avait fini par lui expliquer que l'on appelait ainsi ceux qui n'étaient pas des permanents, ceux qui n'appartenaient à la

cuadrilla officielle d'aucun maestro (ou n'en faisaient partie qu'à l'occasion, à titre de remplaçant) mais qui étaient indépendants, libres d'accepter les offres qui leur convenaient, à tel endroit pour quatre corridas, à tel autre pour deux, plus loin pour une seule, ici pour tout l'été. Voilà pourquoi, d'une façon générale, ils n'assuraient pas la saison dite « américaine », celle d'hiver, et se retrouvaient inoccupés de la fin d'octobre jusqu'à mars environ. Esteban Yanes mettait à profit ces mois-là pour passer chaque jour quelques heures à s'entraîner, à se perfectionner, se laissant vivre le reste du temps, se rendant dans les bars et les restaurants fréquentés par ses collègues, par les vedettes de la tauromachie et les *apoderados*, ces agents des toreros qui passaient l'hiver de ce côté-ci de l'Atlantique. Il veillait à se faire voir et à se faire remarquer par ceux qui seraient susceptibles de l'engager par la suite. Cela lui convenait, on le réclamait, il gagnait assez pour « hiberner », selon l'expression consacrée, c'est-à-dire pour vivre sur ses économies et se permettre de ne pas encaisser un sou jusqu'à ce que la saison tauromachique reprenne, aux alentours de la Saint-Joseph.

Au fil de la discussion qui suivit la perte aussi peu traumatique que peu spectaculaire de sa virginité – quelques gouttes de sang, une brève douleur, un plaisir minimal et inattendu pour tout souvenir –, Berta Isla eut tôt fait de comprendre que malgré l'attirance qu'elle ressentait pour Yanes tant sur le plan physique que pour sa personnalité – un homme posé, tranquille, doté du sens de l'humour, plaisant, mais loin d'être simple, lecteur insatiable, bien que brouillon et butineur, dont la conversation ne manquait pas d'intérêt – leurs mondes étaient à des années-lumière l'un de l'autre et qu'il serait impossible de les concilier ou même de les faire coïncider

dans l'espace et dans le temps. La possibilité de restreindre le contact à des rendez-vous sexuels sporadiques ne lui parut pas acceptable, à la fois parce que de telles restrictions sont ingérables et que vous pouvez vous retrouver face à des obligations tacites, à des contraintes horaires, voire des réclamations, et aussi parce que, à la suite de cet après-midi doublement initiatique de par ces deux saignements, ni ses sentiments à l'égard de Tomás Nevinson ni la certitude que sa place était à ses côtés le jour où il achèverait ses études en Grande-Bretagne et où la vie reprendrait son cours normal, autrement dit, son cours madrilène, ne changèrent en aucune façon. Tom était pour elle ce que beaucoup ont coutume d'appeler, en leur for intérieur, « l'amour de ma vie » – même si jamais il ne leur viendrait à l'esprit d'employer cette expression avec laquelle on se réfère souvent à l'élu quand la vie n'en est qu'à ses débuts et que l'on n'a aucune idée ni du nombre d'amours qu'elle nous réserve ni du temps qu'elle durera.

Berta n'oublia cependant pas cette occasion, personne ne l'oublie, si éthérée soit-elle. Elle ne donna pas son numéro de téléphone à Esteban Yanes, pas plus qu'il ne lui donna le sien. Contrairement au souhait du banderillero, elle refusa qu'il la raccompagne chez elle en taxi, même s'il était déjà tard le temps qu'elle rassemble ses affaires et se rende à une station de métro, pansement au genou et sans collants, car le jeune homme n'était pas descendu lui en acheter. Yanes ne sut donc pas où elle habitait, et, sans être très courant, le nom d'Isla apparaissait néanmoins une cinquantaine de fois dans l'annuaire téléphonique : pas question pour lui, par conséquent, d'appeler tous les Isla, histoire de tenter sa chance. Elle seule pouvait essayer de rétablir le contact, en se présentant chez lui ou en lui envoyant un mot, et, si plaisant cela fût-il de savoir qu'une telle possibilité

était envisageable et que l'initiative lui en revenait, elle ne bougea pas. Au bout de quelques années, elle présuma, en outre, qu'il ne devait plus habiter là, qu'il avait dû déménager, s'était peut-être marié, qui sait, était parti dans une autre ville. Tant et si bien qu'elle en fut réduite à garder ce souvenir comme un refuge, un lieu de plus en plus nébuleux et lointain – qu'elle regrettait vaguement et qui lui était cher – où elle se transportait à volonté en esprit, comme on se console en se disant que si l'on a connu des périodes d'insouciance et de fantaisie, de frivolité et de caprice, il doit bien encore en rester quelque part, même s'il devient de plus en plus difficile de s'y ressourcer sauf avec la mémoire déliquescente et la pensée à jamais figée : on revient toujours à la même scène qui se répète immuablement dans les moindres détails, jusqu'à ce qu'elle finisse par acquérir les caractéristiques d'un tableau toujours identique sans aucun espoir d'élaboration ni de modification. Ainsi voyait-elle comme un tableau cette rencontre datant de sa prime jeunesse. Le plus curieux c'était qu'au fil du temps, et avec l'absence, les contours au crayon s'estompaient et les traits du jeune banderillero, qu'elle n'avait vu que cette fois-là, se mélangeaient, se confondaient avec ceux du tout aussi jeune policier à cheval, qu'elle avait entrevu un bref instant et n'avait sans doute contemplé qu'une minute à l'arrêt – la matraque se balançant sur son poignet –, et il lui arrivait de ne plus trop savoir avec qui elle avait couché, si c'était avec le *gris* ou avec le banderillero. Ou plutôt, disons qu'elle savait parfaitement qu'elle devait à ce dernier son initiation à la vie sexuelle, mais elle distinguait de moins en moins son visage, car celui du banderillero et celui du cavalier se recouvraient en partie, se superposaient, tels deux masques interchangeables : les yeux bleus et les yeux en amande

presque de couleur prune, les dents avec une vie bien à elles et le visage de paysan du Sud, les sourcils épais et le grand nez droit, le casque enfoncé, le chapeau au bord étroit qui cachait une chevelure abondante, tout cela se confondait en ce même jour pimenté d'aventures.

Ce qui demeurait pour elle, c'était le souvenir du doigt sous l'étoffe fine, le souvenir des explorations et caresses qui avaient suivi, de baisers plus goulus ou impatients que passionnés, le déshabillage rapide de l'homme, puis le sien, mis à part la jupe qui n'était pas un obstacle, la sensation étrange et bienvenue que le sexe d'un individu – de n'importe quel individu, mais il faut ajouter qu'elle ne connaissait cet homme que depuis un peu plus d'une heure – s'introduisait dans le sien, y prenait un moment ses aises après la première effraction, sans rencontrer ou presque de résistance de la part de la membrane protectrice, plus fragile que ne le prétend sa vieille réputation. Et si à l'époque la réputation de ladite membrane en avait déjà pris un coup, aujourd'hui, c'en était fait et bien fait.

De son côté, Tomás Nevinson s'initia aux choses de l'amour comme ça se faisait dans l'Angleterre de 1969. Sans y réfléchir à deux fois et avec désinvolture – à peu près comme celui qui règle une affaire à laquelle il ne sied pas de donner trop d'importance en atermoyant – avec une camarade étudiante à l'égard de laquelle il n'eut pas de scrupules et que suivit bientôt une fille qui travaillait dans le coin, ils étaient tout aussi déterminés lui et elles à minimiser ces effusions et à ne se sentir affectés ni en mal ni en bien, c'était l'époque où s'insinuait l'idée qu'aller au lit avec quelqu'un ou boire un café en sa compagnie revenait à peu près au même, ce genre d'activité faisait partie de la prétendue libération sexuelle et n'avait pas de raison de laisser plus de trace ou de susciter plus de désagrément qu'une autre. (Même si dans un cas il ne vous en reste aucun souvenir, alors que dans l'autre l'empreinte demeurera à jamais, si vague et si pâle soit-elle ; au moins en subsistera-t-il une trace, ou peut-être cela se réduira-t-il au seul fait de savoir que c'est arrivé.) Il ne vit pas non plus de contradiction entre ces rencontres sous la couette et son amour à toute épreuve pour Berta, jamais ils ne lui parurent le moins du monde conflictuels. Ils l'amènèrent juste à se dire qu'à l'occasion de l'un de ses prochains séjours

à Madrid, ce serait à leur tour de se retrouver sous la couette, il serait même grand temps, l'Espagne étant toujours un peu à la traîne pour suivre les modes ou s'encanailler. Pas tant que ça à l'époque : ceux qui étaient dans le vent, dont Tom et Berta, s'en félicitaient. La deuxième de ces rencontres allait peser sur son avenir, car, si la fille du coin ne fut jamais très présente, même morte, elle ne disparut pas complètement du tableau durant ses années à Oxford : il l'apercevait de temps en temps dans la librairie d'occasions où elle était vendeuse, et chaque fois ou presque qu'il y mettait les pieds, ils finissaient par passer la nuit ensemble, voire la suivante, aussi préférait-il espacer ses chasses aux vieux bouquins, du moins dans cet établissement. Tom se demanda en de rares occasions quels étaient ses sentiments à elle, ou ses attentes, si tant est qu'elle en eût. Il avait tendance à croire que non, pas plus qu'il n'attendait quoi que ce soit de Janet, puisque c'était son nom. Il savait qu'elle avait à Londres un petit ami, ou quelque chose du genre, et qu'elle le retrouvait en fin de semaine. Il estimait qu'à ses yeux à elle il était tout autant un passe-temps, un exutoire ou une prime d'éloignement qu'elle l'était pour lui, il faut bien trouver quelque attrait à ces endroits où vous êtes contraint de passer la plus grande partie de vos journées, fût-ce à titre temporaire. Un jour ou l'autre, il retournerait à Madrid, c'était sûr, mais à aucun moment de son parcours universitaire il n'imagina Janet abandonnant son travail et débarquant dans la capitale pour cohabiter avec ce petit ami ou se marier. Par conséquent, son séjour ne paraissait pas temporaire : après tout, Janet était née là-bas, elle y avait grandi, y était devenue une jeune femme sensuelle et aguichante.

Ses études et ses relations avec certains professeurs, les *dons*, et en particulier avec le titulaire de la chaire Alfonso XIII d'Études hispaniques – directeur

du Département d'espagnol, aurait-on dit dans une université américaine –, rattaché à Exeter College après avoir été chargé de cours à Queen's, l'hispaniste et spécialiste ès langue et culture portugaises, Peter Edward Lionel Wheeler, eurent un impact sur son avenir. Une pointure dans son domaine, le Professeur Wheeler, dont la réputation allait croissant, était un homme aussi chaleureux que sarcastique, si l'on en croyait la rumeur, il aurait appartenu aux Services secrets durant la guerre, comme tant d'autres appelés en ces temps extrêmes ; par la suite, en ces jours de paix apparente, il avait maintenu sa collaboration à distance – avec le MI5 ou le MI6, voire les deux –, contrairement à tant d'autres qui, à la fin du conflit, s'étaient contentés de réintégrer leurs postes civils et de garder un silence forcé, sous serment, sur leurs crimes occasionnels ou plutôt saisonniers, légitimés et justifiés par l'état de guerre ; ces parenthèses des pays, les guerres, ces carnivals prolongés, mortellement sérieux, sanglants et pour ainsi dire sans mascarade, où l'on donne carte blanche aux citoyens, où l'on va jusqu'à les encourager et les former – les plus brillants, les plus intelligents, les plus habiles, les plus capables, ainsi leur forge-t-on le caractère – au sabotage, à la trahison, à la tromperie, à la suppression de tout état d'âme, au manque de scrupules et à l'assassinat.

On racontait que Peter Wheeler s'était soumis à un rude entraînement en 1941 au centre de commandos et d'opérations spéciales de Loch Ailort, sur la côte occidentale de l'Écosse, et qu'il avait été victime d'un grave accident de la route qui lui avait en partie endommagé les os de la face. Il avait dû subir une opération de chirurgie reconstructrice, d'où un séjour de quatre mois à l'hôpital de Basingstoke, toujours est-il que, de ces diverses interventions, il lui était resté deux cicatrices indélébiles, l'une au menton et l'autre

au front, qui ne s'estompaient que lentement et se fondaient dans sa pâleur, n'altérant en rien ses allures manifestes de tombeur de ces dames. Le bruit courait aussi que, encore convalescent, deux anciens policiers de Shanghai lui avaient flanqué une fichue raclée au château d'Inverailort, réquisitionné à l'époque par la Marine ou la SOE, Special Operations Executive, et cela à seule fin de l'aguerrir au cas où il serait fait prisonnier par l'ennemi. L'année suivante on l'avait nommé directeur de la Sûreté publique à la Jamaïque, puis on l'avait envoyé en mission en Afrique occidentale – où il mit à profit des vols spéciaux de la RAF pour repérer à vol d'oiseau des détails géographiques qui devaient lui servir pour ses ouvrages : *L'Intervention anglaise en Espagne et au Portugal au temps d'Édouard III et de Richard II*, publié en 1955, et *La Vie du prince Henri le Navigateur*, commencé en 1960 –, puis à Rangoon (Birmanie), à Colombo (Ceylan), où il fut promu lieutenant-colonel, et en Indonésie, après la capitulation du Japon, en 1945. Les histoires ne manquaient pas, mais Wheeler n'en racontait jamais aucune, sans doute était-il lié, lui aussi, par le serment de confidentialité que prêtent ceux qui se consacrent à l'espionnage et à des opérations clandestines, c'est-à-dire à un travail dont on ne révélera jamais l'existence ou que l'on niera toujours. Il savait que parmi ses collègues et élèves circulaient des fables et des anecdotes à son sujet, mais il les laissait courir comme s'il n'était pas concerné. Et pour peu que l'un ou l'autre osât le questionner directement, il répondait aussitôt par une plaisanterie ou le fustigeait du regard, selon le cas, puis déviait la conversation vers le *Poème du Cid*, *La Célestine*, les traducteurs ibériques du XV^e siècle ou Édouard le Prince Noir. Tous ces ragots faisaient de lui un personnage singulièrement attirant auprès des quelques étudiants auxquels ils parvenaient, et Tom Nevinson, qui suscita d'emblée l'intérêt de ses

professeurs en raison de ses remarquables aptitudes – même l’admiration, dans la limite où les maîtres se permettent d’admirer un disciple –, fut l’un de ceux qui profitèrent le plus des murmures et des ragots réservés en général aux seuls « membres de la congrégation », ce cénacle qui signifie le corps professoral. Tom était, en outre, de ceux à qui l’on a tendance à se confier spontanément – il donnait l’impression d’être cordial et bienveillant par nature, d’être doté d’une merveilleuse faculté d’écoute qui, couplée avec une intense attention, flattait et valorisait son interlocuteur, à moins qu’il ne veuille l’éviter et, dans ce cas, il abrégait l’entretien – et à qui l’on fait confiance sans même se demander pour quelle raison on parle autant de soi ou pourquoi diable on déverse des confidences sans être contraint ni invité.

Ses dons linguistiques hors du commun eurent tôt fait d’éveiller l’intérêt de ses maîtres et, bien sûr, de l’ex-lieutenant-colonel Peter Wheeler qui, à l’époque, n’avait pas encore franchi le cap de la soixantaine et alliait une intuition exceptionnelle – son esprit curieux et toujours en éveil – à sa déjà très longue expérience. À son admission à Oxford, Tomás maîtrisait à la perfection la plupart des registres, intonations, variantes, diction et accents des deux langues qui lui étaient familières, il parlait un français pour ainsi dire impeccable et un italien tout à fait convenable. À Oxford, non seulement il améliora de façon spectaculaire son français et son italien, mais une fois convaincu de s’inscrire aussi en langues slaves, en 1971, lors de sa troisième année universitaire, à presque vingt ans, il se débrouillait en russe presque sans hésitations ni fautes et parvenait à se faire comprendre en polonais, en tchèque et en serbo-croate. Il était clair que, dans ce domaine, on avait affaire à un surdoué, à un prodige, à croire qu’il avait gardé la malléabilité d’esprit qui permet aux jeunes enfants

Javier Marías

Berta Isla

Traduit de l'espagnol par Marie-Odile Fortier-Masek

« Comme il est facile d'être dans l'obscurité, à moins que ce ne soit notre état naturel. »

Berta Isla aime Tomás Nevinson depuis qu'elle l'a rencontré dans leur lycée madrilène. À l'université, tandis qu'elle se rebelle contre le franquisme, Tomás suit de brillantes études à Oxford. Mais une journée suffit à faire basculer l'existence du jeune homme, le condamnant, jusque dans son couple, à la dissimulation et aux faux-semblants...

« Au sommet de son art, le grand Javier Marías brosse un sublime portrait de femme. »

Nathalie Crom, *Télérama*

« *Berta Isla* est une variation brillante sur le thème du couple miné par un secret. »

Alexandre Fillon, *Le Figaro littéraire*



Berta Isla

Javier Marías

Cette édition électronique du livre
Berta Isla de Javier Marías
a été réalisée le 29 mars 2021 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN: 9782072922619 – Numéro d'édition: 373590).
Code Sodis: U35649 – ISBN: 9782072922640.
Numéro d'édition: 373593